

INSERTEMENTS

S'adresser au bureau du journal de 10 heures du matin à 10 heures du soir.

Toute la correspondance devra être adressée au Directeur.

Les manuscrits ne sont pas rendus. Le téléphone national «La Coopera» n° 242.

UNION FRANÇAISE

JOURNAL DU MATIN

DIRECTEUR: J. G. BORON DUBARD

RÉDACTION ET ADMINISTRATION, CALLE URUGUAY 23

ADMINISTRATEUR GERANT: A. D'ARNAUD

ABONNEMENTS

	Montevideo	Campa
Un mois.....	\$ 1.00	11.20
Trois.....	3.00	33.60
Six.....	5.50	66.00
Un an.....	10.00	120.00
Numéro du jour.....	\$ 0.04	
ancien.....	0.10	

Les abonnements partent du 1er de chaque mois.

DEUX NOUVELLES

Nous avons appris hier simultanément que la Banque de la République était faite et que la tête du pitoyable assassin de Farbos ne serait pas décollée.

Le hasard a de ces rencontres fâcheuses.

En signalant celle-ci, nous ne sautions avoir, on le comprend, la fallacieuse intention d'insinuer que les deux faits sont du même ordre, ou présentent quelque analogie.

De tels paradoxes seraient, en effet, absolument irrespectueux pour l'établissement dont la création, désormais probable et prochaine, restera la grande pensée du règne de M. Borda et de son vizir Vidiella.

Il n'est pas douteux, d'autre part, que, si les esprits réfléchis, les hommes d'affaires avisés, continuent à regarder avec les yeux du docteur don Carlos Maria Ramirez la chimère de la future banque d'Etat, une innombrable cohorte de spéculateurs et de besoigneux, dont il n'est pas permis de ne point tenir compte, brûle en ce moment pour elle de plus de feux que jamais n'en alluma la Banque Commerciale.

Quelle que soit, du reste, la pauvre opinion que nous avons de la vitalité de la Banque créée—à des conditions que nous persistons à croire outrageusement onéreuses,—il est impossible de méconnaître que, momentanément tout au moins, la situation générale en sera rendue plus douce et plus animée le mouvement des affaires.

Ces sont là des circonstances atténuantes qui expliquent que si nous ne nous associons pas aux réjouissances du monde officiel, nous remissions du moins, avec le souhait sincère de ne jamais être obligé de les reprendre, les verges et les étreintes dont les conditions exécrables de la chose nous paraissent mériter les saluaires rigueurs.

Pourquoi ne conviendrions nous pas, en outre, que la négociation menée à bonne fin par M. Lessa était suffisamment hérissée de difficultés et coupée d'ornières, pour que ceux qui la lui confièrent se réjouissent, même un peu bruyamment, de la voir couronner par le succès?

En somme, si la future Banque de la République, sagement et prudemment administrée, réussissait à se garder de la dent des loupes et des rapaces de toutes sortes qui la guettent, pour la croquer comme un simple Chapon Rouge,—si, déjouant nos prévisions pessimistes, elle arrivait à jeter de vigoureuses racines et à devenir un grand arbre, donnant à tous, sous le feuillage touffu de ses branches, une fraîcheur agréable, des fleurs odoriférantes et des fruits savoureux, M. le président Borda aurait vraiment bien mérité de son pays, et ce n'est point nous, assurément, qui refuserions d'emboucher la trompette lyrique ou d'entonner une ode en son honneur.

L'indulgence de M. Félix Faure envers le dissection de l'infamie Farbos nous semble moins susceptible d'être approuvée un jour.

On peut différer d'avis sur la peine de mort, et la considérer comme un acte de barbarie ou comme une rigueur nécessaire. Les philosophes, comme nous, professaient jadis la première de ces opinions; messieurs

les anarchistes, au contraire, nous ont prouvé qu'ils en ont une autre bien distincte. Tuer est pour eux, en effet, le premier des droits et des devoirs. Ils l'ont bien montré, depuis Ravachol jusqu'à Henry.

Nous n'en persistons pas moins toutefois à penser qu'on pourrait trouver quelque chose de mieux pour la répression nécessaire des forfaits de toutes sortes et de bandits de toutes tailles.

Mais la peine de mort existant et étant journellement appliquée en France, y avait-il quelque raison sérieuse d'en exonérer le col du sinistre assassin de Buenos Aires?

M. Faure a eu ses raisons pour le croire ainsi, raisons que nous respectons sous le voile qui nous les dérobe; mais nous sommes quant à nous d'un avis diamétralement opposé.

La seule préoccupation de Tremblé, en tout le cours du procès, fut visiblement de sauver sa tête. Pourvu qu'il se crût assuré d'échapper à la guillotine, l'aimable dépeçeur mangeait de bon appétit, buvait satisfait, fumait galement une cigarette et ne refusait pas à ses gardiens l'honneur de «tripoter le carton» avec eux.

Nous comprenons la commutation quand il s'agit d'un criminel dont le repentir est certain ou sur la culpabilité duquel le doute subsiste à l'évidence, mais pour Tremblé?

Nous nous trompons fort si ce misérable ne se croit pas aujourd'hui plus fort que la justice.

Fasse le ciel toutefois que dans les bagnes où il doit aller finir ses jours lugubres, ce malheureux ne fasse pas regretter par de nouveaux crimes l'indulgence dont on use aujourd'hui envers lui!

BRAVO LES BIGOURDANS!

Nos compatriotes des Pyrénées, si justement fiers de leur région, de ses traditions et de ses gloires, apprendront avec plaisir, même de ce côté-ci de l'Atlantique, que la première médaille d'honneur du Salon des Champs-Élysées, pour la sculpture, a été décernée à un de leurs, M. Mengue, de Bagnères de Bigorre.

L'écho de cette victoire artistique sera ici d'autant plus sympathique que M. Mengue est l'oncle par alliance de l'un des résidents français plus justement aimés et estimés de cette capitale, M. Ernest Racine, et le beau-frère de M. Valéry dont les amis sont nombreux aussi à Montevideo et à Buenos Aires.

M. Racine, qui fait revivre parmi nous les grandes traditions de Notre, par l'habile parti qu'il sait tirer pour les jardins municipaux des ressources, hélas bien restreintes mises à sa disposition, sera particulièrement heureux du succès de l'oncle Mengue et nous nous faisons un plaisir de lui en adresser nos félicitations bien affectueuses.

C'est par un merveilleux groupe en marbre: *Cain et Abel*, que M. Mengue a emporté sur ses émules, dont plusieurs sont aussi des artistes du plus grand mérite.

L'œuvre de M. Mengue a mérité, même temps que les suffrages du jury, les éloges enthousiastes des critiques d'art les plus réputés.

fois je suis restée dans l'herbe, sans pouvoir me relever... Te souviens-tu, Dario? tu m'as prise dans les bras, tu m'as portée près de la fontaine, où il faisait très bon et très frais.

Elle était assise au bord du lit, comme à son ordinaire, et elle tenait dans sa main la main du convalescent, qui s'était mis à sourire.

—Oui, oui, je t'ai baisée sur les yeux, et tu les as rouverts enfin... Tu me montras moins cruelle en ce temps-là, tu me laissais te baisier les yeux au bleu, il fallait certainement l'âge des victoires déjà gagnées, la lassitude commençant des œuvres accomplies. Il causa avec les pensées naïves, il remarqua que le besoin de rêve et de contemplation, ainsi que la simple médiocrité, s'y accommodaient de cette vie cloîtrée dans l'art du passé, tout artiste de bataille, tout tempérament personnel s'y mourait d'impénitence, les yeux tournés vers Paris, dévoré par la hâte d'être en pleine fournaise de production et de lutte.

Et tous ces jardins dont Pierre leur parlait, lui soir, avec ravissement, éveillaient chez Benedetta et chez Dario le souvenir du jardin de la villa Montefiori, aujourd'hui saccagé, au trefois si verdoyant, planté de plus beaux orangers de Rome, tout un bois d'orangers centenaires, dans lequel ils avaient appris à s'aimer.

—Ah! je me rappelle, disait la confession, à l'époque des fleurs, c'était une bonne odeur à en mourir, tellement forte, tellement grise, qu'une

M. Armand Sylvestre, entre autres, dans son étude sur le salon de 1896; le loue sans réserve: «D'un maître ouvrier du marbre, écrit-il, le *Cain et Abel*, de M. Mengue, qui nous montre le premier meurtrier luyant, une main sur le front, l'autre jetée en avant, sous l'horreur de son crime, cependant qu'à ses pieds sa victime immobile est étendue, les cheveux traînant dans la poussière, une main pendante le long de la jambe inerte.

«Le mouvement de cette figure d'Abel, dans cet abandon de la mort, en fait un morceau simplement admirable. C'est actuellement, au point de vue de l'anatomie et des musculatures, comme au point de vue du travail du marbre, une des œuvres les plus méritantes du salon et d'une conscience tout à fait élevée.

Un autre s'est appliqué à mettre en relief cet art pur, honnête, un peu sévère même de M. Mengue, mais si fouillé, si vivant et qui retient mieux l'attention et l'admiration que les excentricités les plus osées.

«Dans ce groupe, écrit encore le *Petit Parisien*, il y a plus que l'habileté de l'artiste, rompu à toutes les finesses du métier: il y a aussi la trouvaille du chercheur qui a voulu faire revivre son marbre, tout en conservant aux lignes l'ampleur et la noblesse des antiques.

Nous ne pouvons, quand à nous, juger de l'œuvre de M. Mengue que par la reproduction toujours insuffisante que nous en ont donné les graveurs et les photographes. Beaucoup de beautés réelles beaucoup de difficultés vaincues nous échappent ainsi forcément dans le travail du sculpteur. Mais tel que nous le connaissons, c'est surtout par la puissance des lignes dans *Cain*, par leur grâce morbide dans *Abel*, par la vérité des attitudes, par la science du relief, par l'expression d'horrible angoisse du visage du meurtrier et par le contraste de cette angoisse poignante avec l'ineffable suavité des traits de la victime, que le groupe de M. Mengue nous paraît rayonner de la suprême beauté des œuvres d'art supérieures et avoir mérité la haute récompense qui vient de lui être décernée.

M. Mengue est désormais célèbre, et sa célébrité est de bon aloi. C'est un triomphe pour Bagnères où l'éducation artistique du lauréat s'est faite tout entière, et pour le professeur Journé à qui Paris devait déjà toute une pléiade de brillants artistes venus des Pyrénées.

Les fortifications de Bizerte

On ne saurait nier que la chute de M. Crispi et l'avènement du ministère de Rudini n'aient eu pour effet d'amener une détente entre notre pays et l'Italie. Le successeur de M. Crispi semble, en effet, avoir pris à tâche de renouer avec procédés désagréables que celui-ci n'avait cessé d'employer à notre égard. On se rappelle qu'à propos de l'expédition d'Abysinie, M. Crispi n'hésitait pas à représenter la France comme favorisant sciemment le négus. Il n'était pas de jour, du reste, que l'ancien président du Conseil ne fit imaginer, par la presse à sa dévotion, quelque nouvelle dénonciation contre notre

reuse. Elle avait hâte de terminer cette affaire, pour la continuation et pour l'honneur du nom, puisque Dario ne voulait épouser que sa cousine et que, d'autre part, ce mariage expliquerait tout, ferait tout excuser, en mettant fin à une situation désormais intolérable. Le scandale abominable, les affreux commérages qui bouleversaient le monde noir et le monde blanc, finissaient par la jeter hors d'elle, d'autant plus qu'elle sentait la nécessité d'une victoire, devant l'éventualité d'un conclave possible, où elle désirait que le nom de son frère brillât d'un éclat pur, souverain.

Jamais cette secrète ambition de toute sa vie, cet espoir de voir sa race donner un troisième pape à l'Eglise, ne l'avait brûlée d'une pareille passion, comme si elle avait eu le besoin de se consoler dans son froid célibat, depuis que son unique joie en ce monde, l'avocat Morano, la délaissait si durement.

Toujours vêtue d'une robe sombre, active et si mince, si pincée, qu'on l'aurait prise par derrière pour une jeune fille, elle était comme l'âme noire du vieux palais; et Pierre qui l'y rencontrait partout, rôdant en intendante soigneuse, veillant jalousement sur le cardinal, la saluait en silence, saisi chaque fois d'un petit froid au cœur, en la voyant de visage si desséché, coupé de longs plis, planté du grand nez rendant à peine son salut.

Mais elle lui rendait à peine son salut, restée dédaigneuse de ce petit prêtre

Gouvernement. Cette fois, il n'est plus question de cela et les journaux italiens paraissent vouloir changer de langage. Un autre preuve, au surplus, des nouveaux sentiments qui animent le Cabinet de Rudini est dans l'intention de ne pas prolonger le débat entre lui et le Gouvernement de notre protectorat en Tunisie.

Le 8 septembre 1896, dit à ce sujet le *Moriteur Universel*, un traité signé par l'Italie et le bey de Tunis assurait au nationaux italiens établis dans la Régence les privilèges les plus étendus, et le gouvernement français soit faiblesse, soit distraction, avait placé, en 1881, l'exécution de ce traité, sous sa garantie. Seulement, le traité, conclu pour vingt ans, expirait au mois de septembre prochain, et le Cabinet de Paris a fait savoir à Rome, il y a déjà longtemps, que son intention n'était pas de le renouveler. Sur quoi, M. Crispi, qui était encore au pouvoir à cette époque, avait fait aussitôt des réserves solennelles; il lui paraissait utile, patriotique, indispensable au bon renom diplomatique de l'Italie de nous chercher une dernière chicane dans l'exercice du protectorat tunisien qui est bien et dûment entre nos mains depuis le mois de mai 1881.

Chicane, en effet, est le mot propre, quand on songe que l'Angleterre et l'Autriche-Hongrie, en prenant possession, quelques années auparavant l'une de Chypre et l'autre de la Bosnie et de l'Herzégovine, effacèrent purement et simplement d'un trait de plume le régime international sous lequel étaient placées ces provinces, détachées de l'empire ottoman. D'ailleurs, l'Allemagne et l'Autriche avaient fait connaître à Paris, dès la première heure, qu'elle n'était pas disposée à soutenir l'Italie dans la campagne ouverte par elle en faveur du maintien de son traité.

Il est donc à prévoir, maintenant que M. Crispi a disparu de la scène politique probablement pour n'y plus rentrer, que l'Italie ne réclamera plus avec la même énergie le maintien du traité qui va expirer, et cessera d'invoquer, afin de le mieux défendre, les anciennes Capitulations accordées autrefois par les bays de Tunis au commerce des Génois des Napolitains.

Du reste, le commerce actuel des Italiens avec la Tunisie ne dépasse pas annuellement, si nous sommes bien informés, une valeur de sept millions de francs.

Mais voilà qu'un autre incident vient de surgir qui met fort en émoi les journaux italiens demeurés dévoués à M. Crispi. La côte nord est de la Tunisie s'ouvre naturellement à un port stratégique, le port de Bizerte, qui est d'une importance sans rivale comme emplacement. Bizerte, transformé en station navale bien approvisionnée, domine la Sicile, surveille La Valette et annihile en partie Gibraltar. Le gouvernement français, comme c'était son droit et son devoir, a fait creuser un port à Bizerte, et il vient d'en prendre officiellement, effectivement possession. Il s'en oulera sans doute beaucoup de temps, il faudra encore surtout beaucoup de millions pour que les travaux de ce mouillage soient entièrement accomplis, mais déjà les organes de M. Crispi poussaient un cri d'alarme et déclaraient que la France vient de roussir Carthage. Avec leur tempérament et leur susceptibilité, les Anglais ne tarderont pas à

chanter le même air, et nous aurons certainement avant peu à soutenir à ce propos d'assez vives polémiques.

Mais quand nous avons établi notre protectorat en Tunisie, nous n'avons, selon la remarque de notre confrère, jamais pris vis-à-vis de personne l'engagement de négliger les avantages maritimes du mouillage de Bizerte. C'est absolument notre droit. Nous en avons usé, nous en usons et nous en userons, qu'elle que soit la mauvaise humeur de l'Angleterre.

LES HABSBOURGS

Un pli soucieux a creusé le front des diplomates, à la nouvelle de la mort de l'archiduc Charles-Louis. J'en sais un dont la charge est délicate, à cette heure en France, qui était à table lorsque la dépêche relatant l'événement funèbre lui arriva. «Certes, dit-il, voilà qui n'est point pour nous ôter de tracas, en cette vieille Europe inquiète.

Sans doute, l'archiduc était d'âge à craindre une fatale issue et sa mort n'est qu'un fait normal, néanmoins, sa disparition pourrait bien créer plus de complications qu'on en attend. D'ailleurs, l'Autriche est le problème redoutable; l'énigme de notre destinée est là.

Qu'adviendra-t-il de ce qui fut un aussi vaste empire, lorsque ne sera plus le vieillard, qui, survivant à tant de deuils, reste debout, impassible et respecté, au milieu des morts dont la terrible faucheuse entoure le trône des Habsbourgs?

Autrefois l'on disait que l'aténelle qui mettrait le feu aux poudres, viendrait des Balkans. La crainte de ce côté est moins vive. En revanche on ne sait quelle incertitude plane sur l'avenir du bel empire austro-hongrois. N'est-ce qu'une impression superficielle? N'est-ce que la conséquence des funestes nouvelles qui nous arrivent de là-bas, si précipitées? Rares sont les événements heureux n'y sollicite notre attention, quand s'y déroule sans fin le cortège des chagrins et des douleurs.

La mort revêt une forme toujours plus particulièrement cruelle dans cette famille si éplorée. Elle est mystérieuse ou soudaine ou brutale. L'héritier présomptif, qui suit dans la tombe le héros de Meyerling, meurt d'un mal contracté dans une chevauchée nocturne sur les rivages pernicieux de la mer Morte.

Comme tous les siens, l'âme ouverte au vague de la rêverie, il recherchait l'isolement qui place l'homme face à face avec ses pensées. En voyage il s'attardait volontiers loin de ses compagnons, prolongeant l'après-joye des songeries au sein des naturels abimes.

Les Habsbourgs ne s'entraînent pas pour le trône comme les autres princes. Ils n'étudient ni la diplomatie, ni la guerre, ni la politique. Ils rêvent comme si leur empire était dans les étoiles. Ils ignorent ce qui, en Allemagne, s'apprend si jalousement aux futurs pasteurs des peuples,—mais ils savent la beauté, la splendeur des nuits, les mystères de la forêt. L'autre grand mort de la famille aspirait, avant toute chose, à posséder la science qui met en contact intime avec l'âme universelle.

qui ont cessé d'y être les maîtres du Gésu.

L'espoir du succès tenait surtout à ce que Prada, lassé, irrité, avait déclaré formellement qu'il ne se présenterait plus. Il ne répondait même pas aux assignations répétées, tellement l'accusation d'impudence lui semblait odieuse et ridicule, depuis que Lisbeth, sa maîtresse avérée, était en coquette de ses œuvres, aux yeux de la ville entière.

Il se faisait donc, affectait de n'avoir jamais été marié, bien que la blessure de son désir tenu en échec, de son orgueil de mâle soufflet, saignât toujours au fond, ouverte sans cesse par les histoires qui continuaient, les doutes sur sa paternité, que faisait courir le monde noir.

Et, puisque la partie adverse se désistait, disparaissait de son plein gré on comprenait l'espérance croissante de Benedetta et de Dario, chaque soir, lorsque donna Serafina, en rentrant, leur annonçait qu'elle croyait bien avoir gagné encore la voix d'un cardinal.

Mais l'homme effrayant, l'homme qui les terrifiait tous, était monsignor Palma, l'avocat d'office choisi par la congrégation pour défendre le lien sacré du mariage. Il avait des droits presque illimités, pouvait en rappeler encore, en tout cas forcer l'affaire autant qu'il lui plairait. Son premier plaidoyer, en réponse à celui de Morano, avait déjà été terrible, montrant l'état de virginité en doute, citant

L'archiduc Charles-Louis, que les coups du sort si cruels appelaient à recueillir la couronne impériale, avait déjà fait entendre qu'il tenait pour bien lourd ce fardeau. Sa femme, en vain, ambitieuse de régner, l'invitait à sa future tâche; il ne modifiait en rien ses habitudes, bien décidé, en dépit des intrigues, à se démettre de sa couronne, le jour venu, en faveur de son fils aîné, l'héritier d'aujourd'hui, l'archiduc François-Ferdinand.

Et lui aussi, l'empereur de demain, —empereur si la fatalité ne lui barre la route—est un de ces Habsbourgs à l'esprit libre et vagabond, qui goûtent le plaisir des excursions sans étiquette ni faste, où l'homme entre en communion avec la nature primitive. Le désir qu'il avait hâte de réaliser, ce fut d'accomplir le tour du monde. Il en revint charmé et il prolongea la satisfaction du voyage par le plaisir du récit qu'il en traça.

Sa grandeur l'attachera-t-elle au rivage plus que sa fortune? S'il demeure, c'est que le mal dont il souffre lui interdira de reprendre par les chemins sa vie aventureuse, car lui aussi est marqué de quelque faiblesse de corps, dit-on. Il se sent las et déjà l'on envisage pour lui, comme on l'envisage pour les autres, le transfert de cette couronne qui s'est éventuellement posée sur tant de têtes à jamais pâlies. L'empereur de demain serait alors l'archiduc Othon.

Quel mystère enveloppe également sa vie? Brusquement il partit pour l'Égypte, s'étant blessé, à ce qu'on disait, au cours d'une partie de chasse. Le romanesque ne perdant jamais ses droits à la cour d'Autriche, on soupçonna une crise de désespoir, et l'on en vint à imaginer—en Allemagne, il est vrai, fort suspect sur ce chapitre—que l'archiduc Othon, s'il était blessé, s'était blessé lui-même. Il y avait derrière tout cela un drame intime que la rumeur accusait. Peut-être exagérait-on, et la vérité n'avait-elle rien que de fort commun; mais nous sommes accoutumés à tout ce mystérieux légendaire qui enveloppe la cour d'Autriche du gris des crépuscules.

Tout y est roman ou tragédie et même romances. Parfois la grandeur de la famille impériale fond en sentimentalité. C'est Mlle de Vetsava obtenant que l'archiduc Rodolphe à la gloire de la couronne préfère la volupté de l'amour dans la mort. C'est cet autre archiduc qui foule aux pieds dignités et privilèges pour suivre le caprice de son cœur et s'en aller finir on ne sait en quelle catastrophe farouche. L'archiduc Jehanne avait épousé la fille d'un maître des postes qui lui donna une fille, cette comtesse de Meran qui se toqua, d'un officier excentrique ayant entre autres habitudes celle de dormir dans un cercueil.

L'empereur, qui s'était d'abord opposé au mariage, y consentit, et deux ans après le mari se suicida et la fille des archiducs entra au cloître. Parfois l'idylle fleurit toute bleue, sans tache de sang. La princesse Elisabeth, petite-fille de l'empereur, qu'on destinait à quelque trône, se prend d'amour pour un sous-lieutenant. Sa volonté est de l'épouser, elle l'épouse, ils sont heureux et ils ont beaucoup d'enfants.

Des romans et des légendes, c'est toute l'histoire de la maison d'Autriche pendant un quart de siècle. Attestant la suprématie de son rôle, dans ses mains prudentes, formes et sages,

scientifiquement des cas où des femmes possédées offraient les particularités d'aspect constatées par les sages-femmes, réclamant d'ailleurs l'examen minutieux de deux médecins assermentés, déclarant enfin que la condition première de l'acte était l'obésité de la femme, la demanderesse, même vierge, n'était pas fondée à réclamer l'annulation d'un mariage dont ses refus réitérés avaient seuls empêché la consommation. Et l'on annonçait que le nouveau plaidoyer qu'il préparait serait plus impitoyable encore, tellement sa conviction était absolue.

Devant cette belle énergie de vérité et de logique, le pis allait être que les cardinaux, même bienveillants, n'oseraient jamais conseiller l'annulation au Saint-Père.

Aussi le découragement reprenait-il Benedetta, lorsque donna Serafina, au retour d'une visite faite à monsignor Nani, la calma un peu, en lui disant qu'un ami commun s'était chargé de voir monsignor Palma. Mais cela, sans doute, coûterait très cher, monsignor Palma, théologien rompu aux affaires canoniques et d'une honnêteté parfaite, avait eu une grande douleur dans sa vie, une niche pauvre, d'une admirable beauté, qu'il s'était mis sur le tard à aimer follement, et qu'il avait dû, afin d'éviter le scandale, marier un chapeau qui, aujourd'hui, lui grignotait et la battait.

(A suivre.)

EMILE ZOLA

ROME

Mais, ensuite, il réfléchit que, ce n'était point là une besogne de jeunesse, que pour goûter la divine jouissance d'une telle retraite d'art et de bleu, il fallait certainement l'âge des victoires déjà gagnées, la lassitude commençant des œuvres accomplies. Il causa avec les pensées naïves, il remarqua que le besoin de rêve et de contemplation, ainsi que la simple médiocrité, s'y accommodaient de cette vie cloîtrée dans l'art du passé, tout artiste de bataille, tout tempérament personnel s'y mourait d'impénitence, les yeux tournés vers Paris, dévoré par la hâte d'être en pleine fournaise de production et de lutte.

Et tous ces jardins dont Pierre leur parlait, lui soir, avec ravissement, éveillaient chez Benedetta et chez Dario le souvenir du jardin de la villa Montefiori, aujourd'hui saccagé, au trefois si verdoyant, planté de plus beaux orangers de Rome, tout un bois d'orangers centenaires, dans lequel ils avaient appris à s'aimer.

—Ah! je me rappelle, disait la confession, à l'époque des fleurs, c'était une bonne odeur à en mourir, tellement forte, tellement grise, qu'une

fois je suis restée dans l'herbe, sans pouvoir me relever... Te souviens-tu, Dario? tu m'as prise dans les bras, tu m'as portée près de la fontaine, où il faisait très bon et très frais.

Elle était assise au bord du lit, comme à son ordinaire, et elle tenait dans sa main la main du convalescent, qui s'était mis à sourire.

—Oui, oui, je t'ai baisée sur les yeux, et tu les as rouverts enfin... Tu me montras moins cruelle en ce temps-là, tu me laissais te baisier les yeux au bleu, il fallait certainement l'âge des victoires déjà gagnées, la lassitude commençant des œuvres accomplies. Il causa avec les pensées naïves, il remarqua que le besoin de rêve et de contemplation, ainsi que la simple médiocrité, s'y accommodaient de cette vie cloîtrée dans l'art du passé, tout artiste de bataille, tout tempérament personnel s'y mourait d'impénitence, les yeux tournés vers Paris, dévoré par la hâte d'être en pleine fournaise de production et de lutte.

Et tous ces jardins dont Pierre leur parlait, lui soir, avec ravissement, éveillaient chez Benedetta et chez Dario le souvenir du jardin de la villa Montefiori, aujourd'hui saccagé, au trefois si verdoyant, planté de plus beaux orangers de Rome, tout un bois d'orangers centenaires, dans lequel ils avaient appris à s'aimer.

—Ah! je me rappelle, disait la confession, à l'époque des fleurs, c'était une bonne odeur à en mourir, tellement forte, tellement grise, qu'une

